
CRÉER

Janou LEMERY

A vivre quotidiennement l'expression libre, nous touchons très vite aux profondeurs de l'être, à l'épanouissement de la joie intérieure comme de la tristesse, à l'exaltation des forces dynamisantes comme à l'oppression inhibitrice de barrières anciennes. Tant que l'être est propulsé vers la réalisation de lui-même et investit son potentiel dans les activités multiples que nous lui proposons par nos techniques, nous n'avons qu'à participer à son allégresse de création ; la route est facile et nous pouvons la jalonner de cascades de rires partagés car la création marche toujours au pas de joie.

Mais dans notre environnement urbain actuel, aux carences affectives profondes, nous retrouvons souvent dans nos classes des êtres bousculés intérieurement, aux faims immenses de tendresse insatisfaite, incapables de s'accrocher à une vie de béton, de bruits, de relations superficielles, d'affections ébauchées.

Et voilà que, tout d'un coup, ils découvrent une pédagogie sensible, des relations humaines, des possibilités d'expression inhabituelles, le droit d'être ce qu'ils sont. Pourquoi donc ne seraient-ils pas d'abord, s'ils en ont assez d'être conditionnés, blessés, réfractaires à tout effort, à tout travail, incapables de se choisir une action qui les sortirait de leur apathie ?

Cela a été le cas d'Alain dont j'évoquerai deux ou trois démarches intérieures pour poser le problème d'une psychologie sensible appliquée à l'éducation et du rôle nouveau, imaginant, que nous avons à incarner pour réconcilier l'être avec lui-même et lui offrir des occasions de sublimation.

Alain est un pré-adolescent déraciné de sa campagne. Ses parents ont abandonné, par manque de ressources, leur petite propriété pour venir vivre en ville. Petit appartement aux pièces dispersées (dont la chambre des enfants !) dans un grand bâtiment d'école où le père est concierge. L'asphalte, les murs, la rue, les voitures ont remplacé les bois, ces bois dont il nous parle un jour avant que j'aie à m'interroger.

MES BOIS

J'aime me promener dans les bois de sapins.

Quand j'ai envie de me reposer, j'écoute la musique que joue le vent dans les hautes branches suspendues au ciel.

Cette douce berceuse m'a déjà endormi plus d'une fois.

Je regarde du bas jusqu'à la cime se balancer les masses vert sombre et j'ai l'impression que le vent les berce pour les endormir, comme les jeunes mamans font avec leur nouveau-né.

Quand je marche sur les aiguilles du bois, elles crient d'une douleur inconnue aux êtres vivant de sang.

Lorsque le soleil donne sur la montagne, des ombres familières viennent me voir et remuent pour me dire bonjour à leur manière, tandis que la mienne se sauve quand je veux l'attraper.

ALAIN

Que reste-t-il à Alain ? Des pièges tendus le jeudi dans la cour libérée des élèves et des cris. Il nous révèle cela un matin où nous nous étions mis en rond, chaise contre chaise, pour nous dire des textes écrits ou oraux. « *J'attrape des oiseaux avec mes pièges et je les relâche avant qu'ils meurent.* »

Dès qu'il le peut, il part tout seul, à pied, rejoindre les chemins hors de la ville et rentre à la nuit chez lui. En sortant tardivement du CES je le trouve parfois, assis sur un banc ou sur le mur, le long de l'allée de marronniers, très souvent sous la pluie, trempé. Je me contente de lui sourire ou de lui faire un petit signe.

En classe, il devient de plus en plus apathique. Il rêve, l'air absent. Il regarde par la fenêtre. En biologie, rien ne l'intéresse. Et pourtant il connaît intimement les bêtes, les plantes. Il pourrait faire les recherches qui lui plairaient. Quand on fait des sorties dans la nature avec ma collègue, il court devant, arpente les bois et refuse toute réflexion sur l'environnement. Chacun des quatre membres de l'équipe de professeurs essaie de l'intéresser, cherche un moyen de le rencontrer intérieurement. Nous avons, les uns et les autres, nos moments d'exaspération et de compréhension. Cela le laisse assez indifférent apparemment. Puis nous le sentons de plus en plus perturbé. Ses camarades le voient sucer ses tubes de colle, se blesser profondément les mains, les bras avec son compas. Ils décident spontanément de nous aider. Nous voyons le père, nous en discutons avec la doctoresse scolaire. On obtient que la famille consulte un psychiatre. Nous avons été très déçus par son indifférence.

Alain nous restait. Un matin enfin, après beaucoup d'invitations affectueuses de ma part, il portait un texte : « le cheval des bohémiens ». Les autres trouvèrent son texte beau. J'en mesurais seule la valeur libérante. On l'imprima. Alain en semblait très heureux.

LE CHEVAL DES BOHEMIENS

Un campement s'était installé dans l'ancien étang de St-Genès Champanelle pour couper les branches de saules qui leur servent à tresser les paniers. Le lendemain matin, dans la cour de ma maison, un cheval tondait l'herbe piétinée. Il ne pouvait pas se défaire des mouches qui suçaient sa plaie. Pauvre cheval!

Il avait dû tirer la roulotte, harnaché avec de longues courroies qui lui avaient ouvert de profondes entailles, sous un soleil qui tapait sur sa tête et une nuée de mouches qui le picotaient.

Il voyait tout le temps, tout le temps la même route. Triste route, pourquoi donnes-tu des pentes si difficiles à monter? Pourquoi gardes-tu le silence? Dois-je n'entendre que mes sabots usés? Pourquoi ne changes-tu pas?

Tu ne sais que dire : « Va jusqu'au tournant, puis au tournant, va jusqu'au prochain. » Il tire toute la journée sans rien dire et, pour remerciement, reçoit des coups de bâtons.

Le soir, quand il est détaché, il se dit : « Fini! Je vais me sauver » puis, quand il a fait un bout de chemin, il a calmé ses nerfs, il revient et s'endort. Il rêve d'herbe grasse, de liberté, de fraîcheur, de hasard. Il va là-bas dans le bois, broute la belle herbe, goûte l'eau fraîche, s'y roule puis va sous l'ombre des bois et va où le ruisseau l'emmènera.

Le lendemain, il se réveille et mange tout en se promenant. Quand on lui remet le harnais, il pleure et dit :

« Quand ne me prendra-t-on plus pour un moteur sans cervelle et sans cœur ? »

ALAIN

Je réussis alors à voir la mère seule et nous parlons simplement entre femmes et mères de famille. Je comprends alors tout ce qu'Alain cherche en moi comme compensation. Il serait long d'évoquer toutes les marques de tendresse dont nous avons dû faire preuve, Edmond et moi, à son égard, valorisant un jour ses réussites sans créer de problème vis-à-vis des autres, faisant preuve un autre jour d'une résistance ferme, essayant de trouver tel ou tel livre, telle ou telle recherche où il investirait son imagination. Un montage sur *Jean Le Bleu* de Giono l'épanouit, la terre pétrie en atelier donna vie à ses fantasmes et je dus un jour inventer, pour lui, une forme nouvelle de correspondance.

Des camarades écrivaient à un, à deux ou plusieurs. Lui, tordait la plume de son stylo, son visage se congestionnait, il ne pouvait écrire un mot. Je lui suggérai en passant discrètement près de lui d'écrire à un ami inconnu, comme Supervielle dont je leur avais lu le texte. Il me regarda, sourit, alla chercher une feuille de la couverture du journal qu'on avait imprimée et il écrivit. Voilà sa lettre :

A UN AMI IMAGINAIRE

*Je voudrais que tu sois entreprenant, vif, joyeux de vivre, espérant
Je voudrais que tu ne sois pas le mouton mais la chèvre*

Je voudrais que tu sois ami de la nature et ses offres

Je voudrais que tu sois rêveur

mais si tu l'es trop

tu ne penseras pas à tes amis.

Je voudrais que tu sois courageux

On pourrait faire beaucoup de choses ensemble

Je voudrais que tu sois tout petit

on ne saurait pas que tu es là

Je voudrais que tu sois...

*Je ne connaîtrais ni ton nom ni tes yeux mais il faudrait que je sois touché comme les autres
Si tu es mon ami, tu ne connaîtras ni mon nom, ni mes yeux mais il faudra que tu sois touché
comme les autres*

*Si je suis ton ami tu me répondras. Ce sera une enveloppe que le facteur croira comme les
autres mais pour moi elle ne sera pas comme les autres... A moins que tu sois un arbre, un
oiseau, une chose, un animal...*

Si jamais tu disparaissais je m'écrirais des lettres, ce serait les lettres de mon ami.

Pour que tu sois mon ami, il faudrait que tu aies beaucoup d'imagination

L'amitié demande souvent de l'imagination

il faudrait... il faudrait

... beaucoup de choses.

ALAIN



A la fin de l'heure, je lui ai demandé ce qu'on en faisait. Je lui proposai de l'envoyer « à personne », s'il le voulait, anonymement mais à nos amis correspondants de Sainte-Maure. Il acquiesça d'un hochement de tête. Je mis un petit mot à Maurice Aguillon au verso. Et tout au long de la semaine, des lettres arrivèrent de Fabienne, de Catherine, de plusieurs. Alain était comblé et emporta le tout chez lui, pour lui.

Le choc parut salutaire pour l'expression car la même semaine il porta un long texte « Création » que je joins. Tout le groupe s'en empara. Je l'écrivis sur une grande feuille de canson noir, à la craie d'art ; les planètes furent illustrées librement par un, deux ou trois élèves. Il y eut une débauche de projets et des réussites artistiques enthousiasmantes.

CRÉATION

Il n'y a bien longtemps, il n'y avait qu'une seule planète. Un jour, elle éclata en beaucoup de petites planètes étranges.

Il y en avait une où tout était rêve et imagination, une autre où tout le monde calculait sans savoir pourquoi. Ils écrivaient des chiffres, comptaient des sons et ils étaient contents. De vraies machines à calculer !

Il y en avait une autre où l'on ne pensait qu'à voler son voisin, à profiter du faible, où chacun ne songeait qu'à soi. Sur une autre, régnaient les taquins et les farceurs.

Il y en avait une où l'on faisait les choses en sachant pourquoi, où l'on était bon, où l'on cherchait à apprendre en découvrant, où l'on n'était pas un robot, où l'on aimait son travail comme dans notre classe...

Une où tout le monde riait, sans savoir pourquoi, pour des petites choses bêtes, comme moi l'année dernière.

Une autre où l'on travaillait seulement pour de l'argent mais les gens étaient très malheureux car ils n'aimaient pas leur travail. Une où les gens vivaient de peu, où l'on avait faim, mais où l'on espérait et l'espérance faisait vivre et travailler pour atteindre un but commun, dans l'effort partagé. Ses habitants ne méprisaient pas l'espoir et ils avaient raison car l'espoir aide à lutter.

Il y avait celle où j'ai atterri le jour de ma rédaction : aucune différence entre animal et homme. Leur travail, le plus délicat et le plus beau est celui de toujours mieux apprivoiser son ami. C'est déjà bien difficile chez eux mais quand les gens tendres et généreux de notre terre veulent en faire autant, ils ont bien du mal car les hommes, sans être mauvais, ne comprennent pas toujours leur apprivoiseur. C'est une très belle tâche qui exige du courage et de l'espérance.

Il y a une autre planète où les gens ont dit non à la destruction de la nature et, à l'inverse de celle où l'on compte, où l'on bâtit sans penser à ce que l'on détruit, on pense au bien que cela produira. Ils protègent la nature pour le calme, le hasard, la liberté et on ne se laisse même pas conditionner par le temps, par les envies. Pour y parvenir, on vivait isolé ; on ne se voyait que pour une grande fête, donnée chaque année, et pour laquelle il fallait faire exception.

Il y avait la planète où l'on ne résistait pas aux envies. On se droguait et cela se terminait mal. On s'adonnait à l'alcool. Une autre était peuplée de gens trop soumis à d'autres qui les conduisaient. Ils travaillaient pour les grands chefs et tout cela à cause de la terreur comme au Moyen Age. Ils auraient pu se révolter et mourir au combat. Mais, comme des fous, ils allaient faire des pèlerinages et, en rentrant, ils ne faisaient rien de mieux que de tuer leur voisin. Dieu ne demande pas cela.

Il y en avait une autre où tout le monde voulait paraître plus malin que les autres, si bien qu'ils ont voulu inventer des bombes et l'un d'eux en a fait péter une et leur planète a sauté.

Sur une planète, une épidémie s'était déclarée et tout le monde, à la moindre souffrance criait. Cela rendait la maladie encore plus pénible et destructrice car le courage était perdu, même pour les savants qui essayaient de vacciner. Ils avaient passé cette maladie à la planète voisine où là, tout le monde essayait de garder sa souffrance pour soi et non de la multiplier.

Sur cette autre, quand quelqu'un vous faisait à peine de mal, parfois sans le vouloir, vous ne pensiez qu'à la vengeance, ce qui est bête ; et pourtant, même moi, j'en ai envie, parfois, comme tout le monde.

Une planète où les parents ne comprenaient pas leurs enfants se classait encore dans cette mauvaise partie.

Il y en avait une autre où régnait aussi le racisme.

J'en oublie certainement beaucoup mais je peux vous dire que tout cela, un jour, s'est regroupé dans ma tête et c'est ce que chaque homme peut avoir en lui.

ALAIN

Alain n'était plus tout à fait le même, ni autant encombré de ses grands et solides bras inertes.

Il termina l'année avec des résultats scolaires convenables pour passer en quatrième. Cette année, nous nous retrouvons. Après trois semaines, il n'a encore rien écrit. Faudra-t-il tout recommencer ?

Janou LEMERY - octobre 72